

Sommaire

Science-Fiction

Miquèu ARNAUD : *Quora la matèria...* chroniqué par Pascal J. Thomas 5

Science-Fiction

Jacques BARBÉRI : *Mondocane* chroniqué par Noé Gaillard 6

Science-Fiction

Serge BRUSSOLO : *Les Geôliers*
chroniqué par Philippe Paygnard & Noé Gaillard 6

Thriller

Fabrice COLIN : *Jenny* chroniqué par Philippe Paygnard 8

Science-Fiction

Thierry DI ROLLO : *Le Temps de Palanquine* chroniqué par Philippe Paygnard 9

Fantasy

Jean-Claude DUNYACH : *L'enfer du Troll* chroniqué par Noé Gaillard 10

Science-Fiction

Valerio EVANGELISTI : *Rex Tremendae Maiestatis*
chroniqué par Pascal J. Thomas 10

Fantastique

Anders FAGER : *La Reine en jaune et autres contes horribles*
chroniqué par Philippe Paygnard 13

Fantastique

Joe HILL : *L'Homme feu* chroniqué par Philippe Paygnard 14

Science-Fiction

Sylvain LAMUR : *Quaillou* chroniqué par Pascal J. Thomas 15

Essai

Ursula LE GUIN : *Le Langage de la nuit*
(*Essais sur la science-fiction et la fantasy*) chroniqué par Noé Gaillard 16

Science-Fiction

Ken LIU : *Le Regard* chroniqué par Philippe Paygnard 17

Science-Fiction

Andri Snær MAGNASON : *Lovestar* chroniqué par Philippe Paygnard 18

Science-Fiction

Christopher PRIEST : *L'Inclinaison* chroniqué par Noé Gaillard 20

Essai

Selene VERRI : *Nelle piaghe del Leone* chroniqué par Pascal J. Thomas 20

Science-Fiction

Joëlle WINTREBERT : *La Créode* chroniqué par Pascal J. Thomas 21

Science-Fiction

Joëlle WINTREBERT : *Pollen* chroniqué par Pascal J. Thomas 23

Editorial

« *Been There, Done That* » on n'échappe pas à soi-même

« Mais tu es un trésor national ! » s'exclame Iza Sharp, alors que nous sirotons nos bières dans l'agréable bourdonnement des conversations aléatoires, en dépit des ferraillements erraillés d'un malheureux musicien. L'ambiance est punk (sans chien) et nostalgique, on célèbre la sortie¹ d'une deuxième anthologie des articles du fanzine *Nineteen*, un confrère antérieur et rock'n'rolleur de KWS qui joua dans son propre milieu – celui des amateurs de rock français dans les années 1980 – un rôle bien plus important que notre modeste publication. Je n'ai pas assez lu *Nineteen*, mais les gens qui l'éditèrent sont des amis toulousains, vendeurs de disques émérites et anciens compagnons de radio. Et les deux cocktails de célébration de la sortie sont classieux, avec Pascal Comelade aux platines et Marsu (du label Bondage) et Eric Tandy parmi les invités d'honneur.

Ce sont les Japonais, paraît-il, qui qualifient de « trésor national » les anciens qui ont vécu des événements historiques. Je venais d'évoquer ma juvénile présence au premier Festival Punk de Mont-de-Marsan, en 1976. Le hasard a voulu que je découvre l'expression *punk rock* dans la salle de lecture de la bibliothèque municipale de Mont-de-Marsan, ville où je vivais fin 1973 mon année de Terminale. C'était sous la plume d'Alessandrini, dans un numéro de *Pilote* – j'allais à la bibliothèque chercher ma dose de SF et de BD, et je tombais sur un article célébrant

les Stooges, les New York Dolls et le Blue Öyster Cult. Au-delà du mot, je découvris là-bas la chose ; comme tous les endroits dont chacun s'échappe dès qu'il en a l'occasion, Mont-de-Marsan, ville de garnison peuplée d'adolescents déracinés et des enfants de la classe ouvrière rurale, était une ville rock. L'association Blues Dustbin faisait venir des films – je me souviens d'un ciné-club avec *Easy Rider*. Un copain de classe possédait l'album *Raw Power*, d'Iggy & the Stooges, et la cassette que j'en fis fut souvent écoutée.

Quand au printemps 1976, étudiant à Bordeaux, je vis sur une palissade une affiche rudimentaire qui annonçait pour l'été un festival où jouerait un ancien des New York Dolls, il n'en fallut pas plus pour me lancer dans une nouvelle aventure. Je dus entre-temps passer quelques concours qui, à la manière française, décidèrent du reste de ma vie, mais à la fin de l'été, j'étais de retour dans le chef-lieu des Landes de Gascogne. Mes parents n'y vivaient plus, des voisins et amis m'hébergèrent, et je pus aller passer après-midi et longue soirée dans les arènes du Sablar. Johnny Thunders et les Heartbreakers n'y étaient pas, mais une longue liste de groupes britanniques, plus pub que punk (Gorillas – avec s'il vous plaît –, Eddie & the Hot Rods, Count Bishops, Tyla Gang) ; seuls les Damned nous servirent une reprise des Stooges (« 1970 (I Feel Alright) »). Sans oublier les vedettes françaises, Shakin' Street, qui débutaient, et Little Bob Story, déjà vétérans de la scène. Ce fut mon premier concert de rock. Oui, j'avais vu jouer Magma, dans un cinéma d'art et d'essai bordelais ; mais, au-delà de leur image farouche et de leur agression sonore, faut-il compter Magma dans le rock ?

Longtemps j'ai cru que le festival de Mont-de-Marsan, avec ses arènes aux trois quarts vides, resterait une note de bas de page dans l'histoire du rock en France. En 1977, quand il connut sa seconde et ultime édition, j'avais découvert l'univers des conventions de SF, et je passais le mois d'août à New York.

1. *Nineteen : La Scène française, 1982-1988*, compilé par Antoine Madrigal, aux éditions Les Fondateurs de Briques.

Tandis que les familles tremblaient au récit des meurtres de Son of Sam, j'usais mes baskets sur les planchers poisseux de bière du CBGB's, mais ceci est une autre histoire. En 1977, le *punk rock* était devenu à la mode, la presse se pressa à Mont-de-Marsan, certains des groupes présents étaient à l'abord de la gloire, et le bourgeois s'effraya assez pour signer l'arrêt de mort financier de la série. Récemment toutefois, deux (!) livres sont parus pour raviver le souvenir de ces festivals, qui furent les premiers — au monde ! — consacrés au punk². La lecture cette année du *Massacre des bébés skaï* m'a replongé dans cette époque où ma vie semblait faite d'infinis possibles, tant il est vrai que la musique, virus virtuel du cerveau, est une incomparable machine à voyager dans le temps. On peut préférer attribuer un tel rôle à l'olfaction, ou à toute émotion artistique. Relire la SF de notre âge d'or personnel — douze, quinze, dix-huit ans ? — nous madeleînera peut-être, mais nous ne pouvons mémoriser les détails d'un livre comme nous enregistrons la mélodie d'une chanson. Et en ce qui concerne *KWS*, je serais fort surpris qu'il exerce un tel pouvoir sur les émotions de ses lecteurs (que j'aime pourtant beaucoup). Je dirais même que cela me ferait choir sur une partie robuste de mon anatomie.

Iza Sharp, elle, me surprend toujours. Ce n'est pas son vrai nom, bien entendu. Au cours des années, je l'ai rencontrée aux quatre coins de la culture alternative toulousaine, de la radio libre où je pousse des disques chaque dimanche soir jusqu'au Conservatoire Occitan, repaire de vieilles et de cornemuseux. Les yeux perçants derrière de petites lunettes rondes, elle possède la rare distinction d'être plus volubile que moi, mais,

2. *Le Massacre des bébés skaï, Punk rock festival, Mont-de-Marsan 1976 & 1977*, par Thierry Saltet, Julie Editions, 2013 ; *Punk sur la ville, le premier festival de punk de l'histoire*, par Alain Gardinier, Atlantica Editions, 2014. Ces deux livres ont bénéficié de beaucoup de presse en dépit de la relative obscurité de leurs éditeurs.

heureusement, elle parle beaucoup moins d'elle-même que moi de ma propre personne. Plus jeune que moi, dotée d'un meilleur goût, elle garde des Olivensteins un souvenir marquant et veut parler à leur parolier Eric Tandy. Connaître quelqu'un qui connaisse quelqu'un est une de mes rares compétences, et la chose est vite pliée. Je suis moi-même passé à côté des Olivensteins. Leur carrière, il faut le dire, fut courte, le médiatique médecin anti-drogue dont ils avaient emprunté le patronyme n'ayant guère goûté la plaisanterie. Ils ne sortirent qu'un EP de trois titres, et pourtant la seule chanson d'eux dont j'aie connaissance, pour l'avoir entendue une seule fois (je crois) à la radio vers 1981, s'est gravée dans mon esprit. Eric Tandy a maintenant des cheveux beaucoup plus blancs que les miens, je note, et une impeccable élégance. Punk et respectable. Il est piquant de s'imaginer ce monsieur âgé à la prestance d'intellectuel écrivant « Euthanasie Papi, euthanasie Mamie, vot' calvaire est fini ! » (« Euthanasie », par les Olivensteins, cité de mémoire).

Un inévitable cycle social, tenant à l'âge de la découverte culturelle (20 ans) conjugué à l'âge de la prospérité personnelle teintée de lassitude (40 ans), provoque des modes nostalgiques au bout d'une vingtaine d'années. Ainsi en fut-il du *rock revival* des années 70 (Bill Halley and His Comets se donnant le ridicule de remonter sur scène), ou du mouvement *grunge* (Nirvana, Pearl Jam...) rendant hommage à Led Zeppelin dans les années 90. Les Olivensteins, qui ne furent jamais à la mode, se paient le luxe de doubler la longueur du cycle, et ont sorti en 2017 leur tout premier album. Voilà de quoi nous donner à tous de l'espoir dans la durabilité de nos entreprises culturelles, même si la SF ne semble pas connaître des cycles aussi marqués (le grand retour du *space opera* dans les années 90 se référait plutôt aux années 40), et si je n'envisage pas de publier *KWS* en 2035.

Toulouse ne peut échapper à sa condition de berceau de l'Inquisition (au début du 13e siècle), et Jean Duvernoy, cadre local d'EDF et historien amateur éblouissant, en exploita avec brio les archives (avant Le Roy Ladurie, qui rafla la mise médiatique). Iza Sharp torture et transitivifie les verbes à l'instar de Frédéric Dard, mais je vous rassure, nous n'avons guère parlé de Dard, et de dard, certainement pas. De l'Inquisition, si, l'institution alliant l'impact de la terreur et la fascination intellectuelle d'un travail de police politique minutieusement construit, pour la première fois sans doute dans l'histoire de l'Occident. Iza ne connaissait pas le grand Valerio (Evangelisti), auteur dont *KWS* vous rebat les oreilles, sa copine italienne, si, pour l'avoir rencontré dans un festival de littérature policière. Une nouvelle fois je pus ramener à l'amarrage ma barque de passeur, devoir accompli.

Le lendemain, soirée à nouveau, et je tombe sur deux de mes collègues professeurs d'université, mathématiciens. Respectables et punks. Sur d'autres moulins à paroles, qui brassent l'air comme moi, sur Iza Sharp, dont on ne se lasse pas, et qui réapparaîtra sans doute là où on ne l'attendra pas, et sur un concert de Gattaca, groupe toulousain dont le nom ravivera l'intérêt des fans de SF qui auraient enduré jusqu'ici cet interminable éditorial. Gattaca plonge ses racines dans plusieurs strates musicales. Je leur pardonne (avec peine) leurs solos de synthé. Mais mon copain Gildas, roi rock des ondes toulousaines, m'avait appâté : ils reprennent le Dream Syndicate, précisément « Tell Me When It's Over », qui me replonge dans mes années à Los Angeles (1983-87) – j'ai même rencontré à la soirée *Nineteen* une Toulousaine fan de Green On Red, et, plus improbable encore, un Vietnamo-français qui connaît sur le bout des doigts Jason & the Scorchers. Gattaca reprenait aussi,

nouveau et surprenant voyage dans le temps, un titre de The Sound, groupe britannique *new wave* bien oublié, que Roland Wagner m'avait fait découvrir à cette époque (1981-83) où je ruminais ma stagnation et recherchais éperdument le divertissement éphémère. Roland a laissé des traces profondes dans la vie de bien des gens. Je ne fais pas exception. Ce n'était pas le genre de musique que j'écoutais à l'époque, ni depuis. La chanson reprise ce soir de novembre par Gattaca, était toutefois en 1981 entrée en telle résonance avec mon état d'esprit d'alors qu'elle aussi s'est irrémédiablement gravée en moi. Son titre ? « I Can't Escape Myself ».

– Pascal J. Thomas

Science Fiction

Miquèu ARNAUD

Quora la matèria...

IEO Edicions/IEO-CREO
 Provença, « A Tots » n° 211,
 septembre 2017, 310 p., 15 €

Nous sommes en Provence en 2200. Les villes ont encore grandi, les gens se déplacent en transport en commun ou, dans de rares cas, sur des *veicois*, ce qu'on pourrait dire en français *véhicouss*, des véhicules à coussin d'air. Pourtant le pays a gardé et sa langue et son caractère, et quand la Communauté Européenne proclame finalement la dissolution des Etats pour laisser la bride sur le cou aux régions, l'Occitanie en général et la Provence en particulier sautent sur l'occasion, et vont chercher, autant dans les mas que dans les amphithéâtres universitaires, les compétences dont elles ont besoin pour restaurer l'usage public de leur langue.

Nous suivons les tribulations de Renat Girard, retraité rappelé de sa ferme pour ré-occitaniser la télévision régionale, de Rosamonda Boscatièr, jeune diplômée dynamique qui se retrouve dans les rangs de la police linguistique nouvellement créée, de son amant Romieg Deborn, du collègue de celui-ci Martin Nôtre qui s'engage clandestinement dans le mouvement fasciste *Je Suis Français*, et de quelques autres. Rosamonda émerge progressivement comme un personnage central, au milieu de la polyphonie pas toujours contrôlée des autres protagonistes : elle doit composer avec une administration incompétente ou de mauvaise foi, elle commence à mettre son nez dans diverses affaires, et finit par devoir s'enfuir. Romieg, de son côté, a fait une découverte qui pourrait changer tout le paysage de la production mondiale d'énergie.

Ce livre est un peu déroutant. Laissons de côté l'in vraisemblable de la date : en-dehors de quelques gadgets, la société n'a pas énormément progressé, et si les villes ont grandi, on trouve toujours un personnage qui va tailler ses vignes à la main — peut-être le fait-il à titre de violon d'Ingres, le roman n'est pas précis sur ce point (et l'est encore moins sur la découverte de Romieg, que l'espace de temps du récit ne nous donne pas l'occasion de voir en action). La situation de l'occitan provençal n'a pas non plus évolué, il garde ses dialectes très précis (que l'auteur maîtrise suffisamment pour en faire parler de différents à ses différents personnages), il n'a pas disparu, mais sa présence est encore contestée. Des caricatures, fort proches, de notre présent sont esquissées. Le coup de chance pour l'occitan est le dépérissement de l'Etat français mis en œuvre par Bruxelles, un cadeau tombé du ciel dont on se dit qu'il serait plus raisonnable d'imaginer qu'il vienne à la suite d'un long mouvement social ou populaire. En tout cas on aurait aimé que le roman consacre plus de temps à l'étude de ces aspects.

Le roman se concentre, au bout d'un certain temps, sur une opposition violente, criminelle même au changement de mode de gouvernement et de langue. D'autres personnages, et d'autres fils potentiels de l'intrigue sont ainsi abandonnés, et l'intrigue finit par se resserrer autour de son aspect policier, et d'une course-poursuite dans un morceau de campagne haute-provençale qui, lui, est resté sauvage.

Je suis toujours curieux des additions nouvelles au corpus réduit des textes de science fiction en langue occitane. Si Miquèu Arnaud connaît bien sa langue et en fait un usage intéressant (dans la création de néologismes par exemple), il manque de métier dans l'organisation de son intrigue, et dans la construction de son monde. On sera indulgent pour ce qui est un premier roman, et on attendra avec intérêt d'autres visions issues de sa plume.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Jacques BARBÉRI
Mondocane

La Volte, mai 2016, 300 p., avec un CD de musiques inspirées du roman, 22 €

Ma dernière lecture de Barbéri, celle de *Mémoires de sable* (cosigné avec Emmanuel Jouanne) m'ayant laissé sur ma faim, j'ai pris mon temps pour m'attaquer à celui-là. Après lecture, j'ai cherché « Mondocane » là où on trouve à peu près tout : un film de 1962 porte le même nom, une animalerie belge aussi et c'est un juron italien (on se souvient que Barbéri traduit cette langue) que l'on pourrait traduire par « Chiienne de vie ». Et j'avoue que, pour mon goût, cela traduit assez bien le roman.

Dans un monde où manifestement les IA commandent, une guerre éclate. Jack, un officier qui nourrit les IA, vient juste de tomber amoureux. La guerre ravage tout, et Jack se réveille sept ans plus tard avec deux monstres à son chevet. Il a passé ces années en léthargie et doit reprendre conscience du monde tel qu'il est. Barbéri imagine des monstres gentils issus naturellement ou accidentellement de cette guerre. Et l'on constate que si physiquement ces gens, ces animaux sont difformes, modifiés, ils conservent un côté humain. Ce sont les enfants nés après guerre qui sont porteurs d'espoirs, ils sont télépathes et lucides et dans le même temps très affectueux. Jack voudrait savoir ce qu'est devenue celle qu'il aime et il part vers le nord accompagné de deux enfants. Avec l'aide d'un autre « survivant », ils mettront fin à la menace qui pèse sur ce monde.

Barbéri est un inventeur de monde. Avec des habitants humains ou non. Pour vous donner une idée on pourrait le situer entre Ballard, Vance, Dac et les Surréalistes. Si vous arrivez à voir l'amal-

game. On dira Vance et les Surréalistes pour la forme et la vie des monstres. Ballard et Dac pour les comportements entre clinique et détaché... Et les quatre pour une poésie certaine.

Pour ce qui est de la musique signée Palo Alto/Klimperei je dirai d'abord qu'elle est "audible". J'entends par là qu'elle ne fera pas grincer des dents aux puristes de tout genre — quels que soient ces genres. Un de mes moyens pour juger d'une musique est de l'écouter en faisant autre chose — il y a sans doute plus subtil. Si ce que j'écoute retient mon attention, m'écarte de mon activité, je confère à la musique des qualités et je l'écoute autrement.

Là, au milieu de l'enregistrement la musique a pris le pas... et sans évoquer les mêmes passages que ceux indiqués par les titres. J'ai apprécié l'univers créé.

Bonne lecturécoute.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Serge BRUSSOLO
Les Geôliers

Éditions Gallimard, collection « Folio SF » n° 566, janvier 2017, 496 p., 8,20 €

Profitant de l'évasion de Debbie Fevertown, Humphrey Mallory tente lui aussi d'échapper au piège mortel qu'est Dipton. Mais, chaque arbre et chaque buisson qui entourent la ville peuvent se révéler comme le pire des prédateurs.

Après une introduction qui fleure bon le thriller fantastique, Serge Brussolo s'ingénie à brouiller les pistes en faisant apparaître une menace extraterrestre, à moins qu'il ne s'agisse simplement des délires d'une meurtrière psychopathe. En trois chapitres servant de préambule à son nouveau roman, Brussolo nous fait ainsi découvrir trois personnages qui ont un

rôle à jouer dans l'intrigue surréaliste des *Geôliers*. Il y a donc Humphrey Mallory que l'on entraperçoit en train de fuir dans les bois de Dipton. Puis, un an et un chapitre plus tard, c'est Debbie Fevertown que l'on croise au sein de la communauté millénariste d'Elliott Elliott III. Enfin, quinze ans après, c'est Jillian Caine, jeune scénariste, qui est embauchée par le sulfureux réalisateur Dieter Jürgen pour écrire le biopic de la meurtrière Debbie Fevertown. C'est finalement à travers les yeux de Jillian et grâce à son enquête sur Debbie que l'on va découvrir l'étrange ville de Dipton, avec son culte dédié aux arbres et ceux, qu'à voix basse, on nomme les Geôliers.

Qu'il nous entraîne au fin fond de l'espace avec *Frontière barbare* (Folio SF, 2013) ou au cœur d'un polar noir et torturé tel que *Tambours de guerre* (Le Masque, 2015), Brussolo réussit toujours à surprendre. Certes, on identifie sans peine les thématiques récurrentes présentes. Il y a ainsi cette idée d'hybridation improbable entre l'homme et la machine que l'on retrouve dans nombre de ses livres et qui est ici déclinée en d'effrayants métissages entre l'humain et le végétal. Les arbres et la forêt, qui jouent souvent un rôle important dans l'œuvre du romancier, prennent des formes inattendues dans *Les Geôliers* et participent pleinement à l'atmosphère si particulière de ce récit. Avec ce roman, Brussolo va nous apprendre à craindre l'ombre des sous-bois à la lisière d'une ville, Dipton, qui n'est pas sans évoquer la cité de Dunwich, créée par Howard Phillips Lovecraft dans sa nouvelle « L'Abomination de Dunwich » (1929). D'ailleurs, la lecture de certains chapitres des *Geôliers* fait irrésistiblement songer aux ambiances poisseuses de la plupart des œuvres de l'auteur de Providence. Ainsi, le vénérable chêne, présent depuis des lustres sur votre chemin, va bientôt prendre des allures inquiétantes, car il est peut-être un envoyé de Dipton.

Mêlant les genres, thriller, fantastique, science-fiction, Serge Brussolo nous

emporte une nouvelle fois dans l'un de ces univers torturés dont il a le secret. Il n'est d'ailleurs pas certain que chaque lecteur puisse échapper aux terribles geôliers de Dipton !

—Philippe Paynard

une seconde opinion...

Attention ! ce roman n'est sorti qu'en édition de poche. On regrettera un peu que l'illustration de couverture soit si mal lisible en format réduit. Et l'on se réjouira de pouvoir plonger à nouveau dans un Brussolo...

Pourquoi ? Simplement parce que Brussolo est de ces écrivains — fort rares — qui non seulement savent raconter une histoire mais s'assure la complicité du lecteur en lui « faisant peur » alors qu'il — le lecteur — sait très bien qu'on lui raconte une histoire. Genre : le lecteur tremblant de frousse, souriant en disant « mais je sais bien que ce sont des histoires ». Une façon comme une autre de garder une âme d'enfant.

Imaginez un instant que la planète Terre ait été ce que l'Australie fut un temps pour l'Angleterre : un baignoire. Imaginez que des civilisations extraterrestres aient exilé sur notre sol des criminels endurcis et dangereux et confié à des geôliers le soin de les garder. Imaginez qu'une brave dame un peu naïve, Debbie, ait épousé un geôlier et puis découvert les monstres. Qu'elle ait tué sa famille et fui la ville (Dipton). Enfin que Dieter Jürgen, un réalisateur un peu déjanté, décide de tourner un biopic à propos de Debbie et engage une scénariste, Jillian, pour mettre tout cela à plat. Jillian va collationner les témoignages de ceux qui ont connu Debbie ou Dipton, elle va rendre compte à Dieter de plus en plus paranoïaque et protégé par des Hell's Angels. Ils obtiendront l'autorisation de filmer à Dipton, à leur risque et péril... Petite citation : « Des animaux monstrueux... une grenouille à tête de colibri, une tortue souris, un lapin cornu, un rat de la taille

d'un chien, au corps couvert d'écailles... Parfois, ils se rassemblaient sous mes fenêtres ou grattaient à ma porte... Au matin, je découvrais le battant couvert de griffures. » Des animaux monstres de carnaval qui vous feraient perdre vos cinq sens.

Ne réclamez pas la fin. Ce n'est pas qu'elle manque d'intérêt ou d'importance, c'est simplement que vous la connaissez... vous êtes plus ou moins dedans, embarqué dans l'histoire.

Vous avez compris, ce roman est jubilatoire. Il exorcise les peurs et en même temps il nous fait peur. Nous sommes dans et hors du coup. Nous sommes spectateurs-acteurs selon les moments et les intensités.

Un vrai remède à la mélancolie... Merci, monsieur Brussolo.

—Noé Gaillard

Thriller

Fabrice COLIN
Jenny

Sonatine, novembre 2016, 320 p.,
20,00 €

Journaliste, marié à April, l'amour de sa vie, Bradley Hayden a tout pour être heureux. Un voyage à Las Vegas et la disparition inexplicquée de sa femme transforment son avenir en une véritable descente aux enfers. La chute semble ne pas avoir de fin puisque, après avoir perdu son emploi et ses illusions, il rencontre la surprenante Jenny qui va lui proposer un étrange marché et l'entraîner dans un *road trip* meurtrier.

Avec *Jenny*, Fabrice Colin complète un cycle américain inauguré par *Blue Jay Way* (Sonatine, 2012) et poursuivi par *Ta Mort sera la mienne* (Sonatine, 2013). Le point commun de ces trois romans est bien évidemment l'Amérique, une Amérique décadente et fascinante comme celle

que l'on visite à travers les livres de Bret Easton Ellis ou les films de David Lynch. D'ailleurs, comme dans certaines œuvres de ce dernier, Fabrice Colin joue avec cette frontière entre le réel et le cauchemar. Prenant le contrepied de bon nombre d'ouvrages de fiction où le héros, amnésique, cherche à retrouver des souvenirs perdus, il nous propose un personnage qui se souvient d'évènements qui n'ont pas pu survenir. Tout au long du récit, on suit ainsi Bradley Hayden piégé entre deux trames parallèles.

Il y a d'abord celle qui succède presque immédiatement à la disparition d'April et où il rencontre l'impressionnante Jenny. La mystérieuse femme qui donne son titre au roman et trône, de dos, en couverture, apparaît au premier abord comme la figure la plus énigmatique du livre. Il est difficile d'imaginer ce que peut dissimuler ce corps de déesse callipyge qui pèse 115 livres et que Fabrice Colin décrit comme pachy-dermique et grandiose.

Et puis, il y a cette seconde trame où l'on retrouve Bradley enfermé dans une étrange institution où le professeur Renshaw essaie de lui faire prendre conscience qu'une bonne partie des souvenirs qu'il a de Jenny ne peuvent pas être réels.

Ce sont ces deux niveaux de réalité qui font du thriller de Fabrice Colin un livre à la limite du fantastique. Tout du long de son récit, le romancier laisse le doute planer et crée ainsi une sensation de malaise. On oscille entre ces deux réalités puisque Colin alterne, au fil des chapitres, le voyage meurtrier à travers les États-Unis et le séjour en clinique. Il est difficile pour le lecteur de savoir quelle partie du roman est la réalité et quelle partie en serait la projection fantasmée.

Le dernier opus en date du cycle américain de Fabrice Colin est un livre d'autant plus ensorcelant que les personnages, au lieu de se révéler au fil des chapitres, deviennent de plus en plus mystérieux. Et, lorsque le dénouement est enfin proposé, créant un lien entre les

trois romans de ce cycle américain, le lecteur se rend compte que tout ou presque dans le récit des mésaventures de Bradley Hayden et de Jenny n'était que faux-semblant. C'est cette véritable maîtrise des apparences et d'un réel fantasmé ou concret qui oblige celui qui commence la lecture de Jenny à tourner les pages sans s'arrêter jusqu'à sa surprenante conclusion.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Thierry DI ROLLO
Le Temps de
Palanquine

Éditions Le Béliar', mai 2017,
 288 p., 15,00 €

Commençons par un avertissement. Le futur lecteur du *Temps de Palanquine* ne doit surtout pas lire la quatrième de couverture de ce roman s'il veut profiter pleinement de la lente et immersive plongée dans ce nouveau monde issu du sombre imaginaire de Thierry Di Rollo.

Sans entrer dans les détails, l'une des thématiques développées dans *Le temps de Palanquine* est assez classique. Un énorme planétoïde, baptisé Palanquine par ses inventeurs, approche lentement, mais inexorablement, de la Terre. Sa trajectoire est telle que la collision est inévitable, compte tenu des avancées scientifiques du moment. À cette catastrophe annoncée, s'ajoutent les conséquences inattendues de la tentative désespérée d'un savant pour l'empêcher, qui se manifestent par des régressions technologiques. Pour rattraper son erreur, le génie expédie donc des volontaires dans le passé dans l'espoir de le rectifier. Ce type d'intrigue est bien connue des amateurs de science-fiction et des cinéphiles à travers des œuvres comme *L'Armée des 12 singes* (de Terry Gilliam, 1995), la saga *Terminator* (initée par

James Cameron en 1984) ou plus simplement le roman *La Machine à explorer le temps* d'Herbert George Wells (1895).

Bien évidemment, Thierry Di Rollo reprend et développe ce thème à sa manière, avec des personnages et des situations qui n'appartiennent qu'à lui. Ainsi, le futur qu'il nous invite à visiter n'a rien d'idyllique, il s'agit d'un monde envahi par des villes-monstres et d'un avenir régressif où les avancées technologiques disparaissent peu à peu. C'est dans ce futur en pleine déliquescence que Di Rollo nous fait lentement pénétrer dans la première partie de *Le Temps de Palanquine*, avant de nous entraîner dans le passé, à la suite de ses voyageurs temporels, les rectifieurs.

Renvoyés à des moments clés de l'histoire scientifique, ils ne disposent que de 59 minutes et 59 secondes pour délivrer leur message aux personnes capables d'inventer ou de réinventer les technologies disparues d'un futur condamné par Palanquine. Le romancier profite même de l'une de ces plongées pour orchestrer une surprenante rencontre entre l'un des rectifieurs et cette légende de la science-fiction qu'est Philip K. Dick (1928-1982).

Le seul regret que l'on peut avoir à la lecture de ce *Temps de Palanquine* est que, lorsque l'on commence véritablement à s'attacher aux rectifieurs de Thierry Di Rollo, le livre arrive à son inévitable conclusion et paraît, malgré ses presque trois cents pages, bien trop court.

—Philippe Paygnard

Fantasy

**Jean-Claude
DUNYACH**
L'enfer du Troll

L'Atalante, « La Dentelle du
Cygne » mai 2017, 204 p., Cat. 2

Si vous avez lu le premier volume vous vous êtes sans doute précipité sur celui-là ; pour les autres, qui prenez le train en marche, évitez de lire cet opus dans les transports en commun : difficile, parfois, de rire tout seul au milieu du wagon, un livre à la main.

On notera que pour ne pas perturber les habitudes d'achats des lecteurs il a été conservé le même illustrateur pour la couverture.

Revoilà notre camarade Troll accompagné de son habituel « stagiaire » et, cette fois-ci, d'une trollesse. La mission est vague et plus axée sur l'observation que sur la résolution et en même temps il faut veiller sur Brisène et Sheldon, en voyage de noce. Le but : une île coiffée d'un volcan et d'une mine. Qui dit île dit bateau, et donc difficulté de se déplacer à bord pour nos deux spécimens Troll. Sur le même navire on remarque des Nécromants, des chevaliers, des gobelins, un *nibelung* chargé des machines, et un elfe séduisant. Les chevaliers s'entraînent en vue d'une quête du Graal ; Sheldon est l'un d'eux, mais il est manifestement plus intelligent et sensible. Les méchants entraînent tout le monde vers une Apocalypse...

Vous avez compris, Dunyach récidive dans le rôle où il excelle celui du *dynamitéro*. Tous les ingrédients de la Fantasy sont là, il y a les tempêtes et les monstres nécessaires, les méchants mettent un temps fou à mourir, pressés qu'ils sont de raconter comment ils vont tuer les autres. Le monstre principal étant ici issu du *management* d'entreprise... Et

bien sûr il nous est offert — à nous pauvres pêcheurs — quelques perles du genre « Quand ça empire, on contre-attaque ! » — à vous de repérer les autres ! Jean-Claude Dunyach dynamite le genre mais le respecte et son histoire se déroule comme dans un vrai roman de *fantasy* et cela accentue l'effet d'humour. Comme si au lieu de bien respecter le genre comme n'importe qui l'aurait fait, ou le fait, il gauchissait le point de vue et laissait trainer des morceaux d'analyse de texte ou de personnage (la table ronde) ou, plus rare, des morceaux de complexité, au milieu d'une fabrication de Diamants à partir d'échauffement de morceaux de charbon.

Note : on devrait recommander la lecture de ce court roman aux apprentis écrivains.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Valerio EVANGELISTI
***Rex Tremendae
Maiestatis***

Arnaldo Mondadori,
« Piccola Biblioteca Oscar »,
octobre 2011, 494 p., 10,50 €

Pour commencer, et parce que c'est quelque chose que j'oublie à l'occasion : ce livre a déjà été chroniqué par Eric Vial dans KWS n° 77 en février 2016. Vous pouvez vous reporter à son article toutes affaires cessantes, et cesser donc entre autres de lire celui-ci. Vous y ajouterez une réponse au souhait exprimé par notre collaborateur en conclusion de sa chronique : en mai 2017 est sorti un nouveau (et onzième) volume de la série, sous le titre *Eymerich risorge*. Dont nous risquons de vous parler d'ici quelque temps.

Mais si vous vous entêtez : nous sommes en 1371, et Nicolas Eymerich a

dépassé depuis peu le cap de la cinquantaine. Ses articulations commencent à le faire souffrir, et il se demande s'il est bien raisonnable de continuer à s'engager dans des enquêtes qui demandent en général une certaine dose de prouesses athlétiques — prouesses dont il ne se sent plus capable. Par contre, il n'a rien perdu de sa légendaire amabilité. Le voici par exemple, page 385, expédiant *ad patres* — en le précipitant du haut de la muraille d'une forteresse — un confrère possédé par des forces démoniaques. «È la seconda volta che lo uccido (...). Speriamo que sia quella definitiva. Non ci spero troppo. Dubito che il demonio voglia trattenere con sé un servitore così inetto.» Magnifique épitaphe³ !

Revenons à nos ouailles. Nous sommes donc à Esplugues de Llobregat, dans les environs de Barcelone, et les sœurs du couvent de Notre Dame du Mont Sion sont bien embêtées : le prisonnier confié à leur garde, l'hérétique Ramón de Tàrraga, vient de se suicider. Pire encore, son cadavre adopte des traits monstrueux, et disparaît peu après. Eymerich ne sait que faire, à part se plaindre de l'incompétence de ses consœurs et des femmes dans leur ensemble. Mais voici que le roi d'Aragon Pere el Cerimoniós [Pierre le Cérémonieux] l'envoie en mission en Sicile, terre qu'il dispute aux Anjou par vassaux interposés, et où se déroulent des phénomènes qui dépassent l'entendement. Nous nous doutons que pour autant, Eymerich ne se débarrassera pas aussi facilement du maudit Ramón.

Après une escale en Sardaigne qui lui accole Eleonora, une compagne de voyage aux surprenantes transformations, Eymerich débarque à Palerme, prend contact avec l'inquisiteur en chef de Sicile, Simone del Pozzo, bravache en paroles et

peu efficace sur le terrain, et les chefs de la noblesse locale, vénaux, et d'un cynisme à effrayer leurs successeurs, les parrains de notre contemporaine Mafia. L'intérieur de l'île est terrorisé par des géants cannibales, les Lestrignons, qui sont comme semés par des disques lumineux venus du ciel. Eymerich va devoir passer un certain temps pour remettre de l'ordre dans une gamme d'horreurs d'origines variées (et pas toujours surnaturelles), conjurer des hallucinations au moyen d'exorcismes bien sentis, et arbitrer les sanglantes querelles entre les différents partis des nobliaux siciliens. Il y réussira, bien entendu, se révélant au passage comme diplomate rugueux, mais efficace.

D'un point de vue dramatique, ce livre, qui se permet quelques clins d'œil à *Cherudek*⁴, prend la suite de *Il castello di Eymerich*⁵, paru en 2001 — ça semble lointain — mais chroniquant des événements survenus en 1369, seulement deux auparavant dans la vie de l'inquisiteur. On retrouvera notamment Ramón de Tàrraga, mais aussi et surtout Myriam, qui fascine Eymerich bien plus qu'il ne faudrait.

Point commun entre les deux : ils sont juifs, d'origine au moins. Comme dans *Il Castello...*, Eymerich, qui professe une sainte horreur pour le judaïsme, va passer une bonne partie de son temps à étudier des textes cabalistiques⁶. Circonstance aggravante : son assistant le plus proche au cours de cette aventure ne sera pas Pedro Bagueny (malgré une brève apparition au début du roman) mais un jeune juif sicilien, Nessim Ficiri, qui sera le seul à vraiment comprendre les théories exposées par le Dominicain, au point de se couler dans le rôle de fils spirituel.

Comme Eric Vial l'a noté jadis, on trouve chez Eymerich — le cycle plus que le personnage — une fascination pour la réunification des principes masculins et

3. Mes aimables web-éditeurs me font remarquer que je devrais traduire les citations qui ne sont pas en français. Malgré la conjecturale inutilité de l'exercice concernant une autre langue latine, je m'exécute : « C'est la deuxième fois que je le tue (...). Espérons que celle-ci soit définitive. N'espérons pas trop. Je doute que le démon veuille retenir auprès de lui un serviteur aussi inepte. »

4. Se déroule en 1360, paru en 1997, chroniqué dans *KWS* n° 31-32 en 1999.

5. Chroniqué dans *KWS* n° 52, novembre 2005.

6. Et pas du tout les Évangiles, en dépit du titre incompréhensible de l'édition française.

féminins. Dont la réalisation se rapproche ici, plus que jamais. L'autre acolyte notable de Nicolas Eymerich est ici Eleonora d'Arborea, improbable Mata-Hari médiévale sarde. Ormis Nessim et Eleonora, et cet ennemi invisible qu'est Ramón, nul n'est intellectuellement à la hauteur de notre inquisiteur.

En fin de compte, Eymerich se mesure surtout à lui-même — le titre d'un des derniers chapitres, « Eymerich contro Eymerich », est révélateur à cet égard. Eymerich, fer de lance de la foi, doute de lui autant que des autres.

Il s'inscrit aussi dans l'arc de sa vie. Le livre, dans l'édition où je l'ai lu, porte en couverture la silhouette de la Faucheuse encadrée par un cartouche portant les mots *mors vita* répétés en frise ; et en 4e de couverture un portrait que l'on suppose être celui de l'auteur enfant. De la même manière, le roman évoque la mort d'Eymerich — tout en soulignant qu'elle n'advient qu'en 1399. Le titre lui-même est un extrait⁷ du *Dies Irae*, chant qui évoque le jugement dernier. Il n'est toutefois pas clair si Nicolas est juge ou jugé, tant il semble souvent être lui-même ce Roi terrible, à l'envergure de démiurge (comme il était San Malvasio dans *Cherudek*).

A l'autre bout de l'arc biographique, le roman évoque avec plus de détails, l'enfance de son protagoniste à Girona [Gérone]. Le petit Nicolas, couvé par sa mère célibataire, torture les insectes (on s'y attend), mais joue aussi à la poupée en secret, avant de devenir, des ses années de noviciat, un garçon haï et craint par ceux de son âge. Ces passages sont parmi les plus mémorables du roman, et servent aussi à nous rappeler que la communauté juive de Gérone était une des plus importantes de Catalogne (le *call* de Gérone est aujourd'hui lieu de mémoire et

de tourisme, autant que la célébrisime cathédrale qui le domine).

Signalons enfin que, figure obligée de la série, le futur s'immisce dans le passé, et vice-versa, et que quelques scènes se déroulent sur la Lune, dans un lointain futur. Comme toujours, le pouvoir y est insondablement criminel, et la révolte violente et aveugle. La Terre future, ravagée, est encore habitée par une société qui est vaguement calquée sur celle des *Clans de la Lune Alphane* de Philip K. Dick. Peu importe finalement, comme toujours dans la série les passages futuristes sont les plus faibles, et ce sont les intrusions du futur dans le Moyen-Âge qui sont intéressantes. Comme les liens épars, mais toujours significatifs, qui sont tissés entre les trois fils narratifs du livre — même si l'essentiel du texte est consacré au séjour sicilien de Nicolas Eymerich.

Le volume de la série auquel le présent opus est le plus comparable est sans doute *Mater Terribilis* — qui en est aussi, à mon goût, le meilleur avec *Cherudek*. Celui-ci est-il aussi frappant ? Il s'en approche, mais on aurait pu se passer de certaines longueurs, notamment pendant les péripéties siciliennes. Toutefois, un roman qui est aussi un roman d'enquête se doit d'accumuler quelques fausses pistes à l'attention de ses lecteurs. Et Evangelisti écrit fort bien aujourd'hui (l'évolution est notable en vingt ans), et *Rex Tremendae Maiestatis* bien plus substantiel et passionnant que *La Luce di Orione*⁸. Bref, on n'en fera pas une porte d'entrée dans l'univers d'Evangelisti, mais quiconque a apprécié un des autres volumes de la série se doit de lire celui-ci.

—Pascal J. Thomas

7. Voici la strophe entière : Rex tremendæ majestatis/ Qui salvandos salvas gratis/ Salva me, fons pietatis. Ou, pour ceux qui connaissent le latin aussi peu que l'italien : « Roi à la terrible majesté/ Qui sauve gracieusement ceux qui doivent être sauvés/ Sauve moi, par pitié. »

8. Se déroule en 1366, publié en 2007, chroniqué dans KWS n° 61, décembre 2008, et n° 78, août 2016.

Fantastique

Anders FAGER
***La Reine en jaune et
autres contes
horribles***
(Samlade svenska kulter)

Mirobole Éditions, collection
« Horizons pourpres », janvier
2017, 318 p., 22,00 €

Il y a trois ans déjà, l'éditeur bordelais Mirobole Éditions nous avait proposé une première sélection de nouvelles fantastiques issues du corpus *Samlade svenska kulter* concocté par Anders Fager et publié, entre 2009 et 2011. Ce recueil, intitulé *Les Furies de Borås* nous plongeait alors, à travers treize textes courts, dans une Suède inquiétante qui faisait parfois songer à l'Amérique fantasmée d'Howard Phillips Lovecraft. Sous le titre *La Reine en jaune*, ce deuxième opus prolonge la découverte des terres secrètes suédoises par l'intermédiaire de cinq nouvelles entrecoupées de cinq fragments.

La tension monte progressivement dans « Le chef d'œuvre de Mademoiselle Witt », première nouvelle de *La Reine en jaune*. Une tension sexuelle tout d'abord à travers le personnage de My Witt, galeriste et modèle pour des photographies d'art pornographique, avant de basculer dans le mystère, puis l'horreur pure.

« Cérémonies », le second texte du recueil, aurait très bien pu s'intituler « Ils meurent toujours par trois ». Mêlant le quotidien d'une maison de retraite et d'étranges fêtes païennes qui prolongent la vie de certains pensionnaires, le récit installe rapidement une atmosphère inquiétante à souhait.

Lorsqu'un commando militaire investit un village de pêcheurs, sur une île, pour détruire une supposée base secrète russe, et se heurte à des créatures qui semblent

échappées d'Innsmouth, cela donne « Quand la mort vient à Bodskär ».

« La Reine en jaune » permet ensuite de retrouver le personnage de My Witt qui a dépassé les limites de la folie et qui est désormais internée dans un asile psychiatrique. Violente et incontrôlable, la jeune femme est soumise à un traitement de choc qui va mater son corps, mais pas son esprit irrémédiablement aliéné.

Véritable road movie horrifique, « Le voyage de Grand-mère » nous fait enfin suivre Zami et Janoch, deux jeunes très bizarres, qui traversent l'Europe pour aller chercher leur Grand-mère. Ce récit est d'autant plus angoissant et prenant qu'il place le lecteur du côté de Zami et Janoch qui d'étranges deviennent franchement monstrueux au fil des pages jusqu'au moment où ils retrouvent une Grand-Mère encore plus proche de l'indicible. Une nouvelle placée sous le patronage de Yog-Sothoth.

Alternant avec les cinq nouvelles de *La Reine en jaune*, certains fragments restent très lovecraftiens, comme celui où un navire de la marine suédoise heurte une chose innommable, d'autres permettent de faire le lien entre les deux recueils en citant tout à la fois *Les Furies de Borås* et My Witt. Si la plupart des fragments conservent un aspect énigmatique, ils participent tous à l'ambiance angoissante que Fager parvient à créer au fil de sa prose. L'absence de continuité de la numérotation des fragments (I, II, IV, V et VIII) confirme, s'il en était besoin, que, tout comme *Les Furies de Borås*, *La Reine en jaune* n'est qu'une sélection de nouvelles issues de l'œuvre d'Anders Fager.

Arrivé au terme de la lecture de *La Reine en jaune*, on ne peut qu'avoir une furieuse envie de relire *Les Furies de Borås* pour mieux appréhender les liens existants entre les différents textes qui font tous partie de cet univers horrifique complexe et fascinant.

Anders Fager a choisi la forme courte de la nouvelle pour plonger ses lecteurs au

cœur de l'horreur, à la manière de ses maîtres que sont Howard Phillips Lovecraft et Clive Barker, dont il ne dissimule pas les influences. Toujours percutant, le nouvelliste suédois invoque ainsi les légendes et les grands anciens, pour créer une œuvre intense, originale et totalement contemporaine.

—Philippe Paygnard

Fantastique

Joe HILL
L'Homme feu
(*The Fireman*)

Éditions JC Lattès, juin 2017,
623 p., 23,00 €

L'épidémie frappe les États-Unis et le monde tout entier. Cela commence comme un simple hématome qui se transforme en tatouages mordorés recouvrant le corps des infectés. Cette première étape est suivie par un embrasement du malade, une auto-combustion contre laquelle les autorités sanitaires n'ont aucun remède. Infirmière, Harper Grayson a côtoyé de près la maladie, de trop près sans doute, puisqu'elle aussi a été infectée et la voici seule, enceinte, traquée par Jakob, son ex, qui croit, à tort ou à raison, avoir été contaminée par elle.

Après *NOSFERA2*, où Joe Hill s'aventurait sur des terres fantastiques déjà arpentées par son célébritissime père, l'auteur du *Costume du mort* (JC Lattès, 2008) et de *Cornes* (JC Lattès, 2011) se lance dans un roman-fleuve apocalyptique qui fait irrésistiblement songer au *Fléau* (JC Lattès, 1991) du King de l'horreur. Le point commun évident entre les deux œuvres est cette infection qui décime la population. Chez Stephen King, il s'agit du virus de la super-grippe échappé d'un laboratoire top secret, alors que, pour Joe Hill, on a affaire à une spore, *Draco incendia trichophyton*, plus communé-

ment appelée l'Écaille du Dragon. Les deux récits montrent la rapide déliquescence de la société américaine mise à mal et vaincue par une épidémie. Mais, là où Stephen King offrait à lire un livre choral, Joe Hill s'intéresse tout particulièrement au destin de Harper. C'est à travers sa fuite et ses rencontres que l'on visite ce monde frappé par une maladie qui décime l'humanité.

Tout comme son paternel, Hill donne un aspect mystique à cette aventure. Certes, Jakob n'est pas Randall Flagg, ni une quelconque incarnation de l'Homme en noir, mais, un peu à la manière de la communauté de Mère Abigail dans *Le Fléau*, Harper trouve refuge auprès du Père Storey dans son camp de vacances reconverti en abri pour les infectés. Les prêches quotidiens de ce patriarche semblent avoir un réel effet sur la maîtrise de l'Écaille du Dragon puisqu'aucun de ses fidèles ne s'est enflammé. Au lieu de prendre feu, ils s'illuminent d'une étrange Clarté.

Maîtrisant totalement son récit, Joe Hill s'amuse régulièrement à jouer les fils du King à travers des références plus ou moins évidentes. Plusieurs héros de *L'Homme feu* ont ainsi des noms ou des prénoms qui rappellent ceux de personnages du Fléau. Il y a Nick, l'un des jeunes pensionnaires du Camp Wyndham, dont la surdité fait écho à celle de Nick Andros, l'un des survivants de la super-grippe. Le triste destin de Harold Cross est conté au chapitre 9 de la seconde partie de *L'Homme de feu*. C'est son carnet secret qui permet à Harper de mieux appréhender le mal qui la touche. Le nom de Harold Cross apparaît comme un intéressant mélange entre ceux de Harold Lauder et de Nadine Cross, deux des fidèles de Randall Flagg dans *Le Fléau*.

Ces quelques exemples prouvent que le fils ne renie nullement le père et au contraire joue de ce qui pourrait être une écrasante filiation. Il livre ainsi une œuvre qui nous fait suivre une fin du monde au quotidien, lorsque les téléphones

portables ne trouvent plus leurs correspondants et que la page de recherche de Google ne dit plus qu'un mot : « adieu ». Une apocalypse banale où des milices de citoyens surarmés pourchassent les infectés et s'enorgueillissent de leur tableau de chasse autour d'un whisky ou d'une bonne bière.

Au-delà des références familiales, ce roman ayant pour thématique le feu, à travers la spore *Draco incendia trichophyton*, tout lecteur normalement constitué ne peut que penser, même de manière éphémère, à *Fahrenheit 451* (publié à l'origine en 1953, éternellement disponible en français chez « Folio SF »). Dans ce roman-culte de Ray Bradbury, au lieu d'éteindre les incendies, des pompiers, traquant sans relâche toute trace de culture écrite, allument des autodafés. C'est l'image de ces soldats du feu pyromanes qui s'impose à chaque fois que l'on aperçoit le mystérieux John Rockwood, toujours vêtu d'un uniforme de pompier, armé de sa barre Halligan. Le personnage de John, le seul qui maîtrise le mal qui le frappe en étant capable de créer des flammes sans se consumer, n'est d'ailleurs pas sans rappeler les *Human Torch* et autres ardents super-héros ou super-vilains des comic books.

Découpé en neuf parties, *L'Homme feu* progresse doucement, au fil de chapitres plus ou moins longs qui permettent de partager les réflexions de Harper et de participer avec elle à l'action de ce roman-fleuve. À l'instar de son père, Joe Hill sait parfaitement capter l'attention de ses lecteurs et la conserver tout au long du récit qui suit les neuf mois de grossesse de Harper.

Un petit mot sur le titre de l'ouvrage, *The Fireman* en anglais, aurait très bien pu être littéralement traduit *Le Pompier*. Cette version aurait alors été en totale adéquation avec la tenue de John Rockwood, mais *L'Homme feu* lui convient tout aussi bien. À noter que la version espagnole du roman de Joe Hill va au plus simple avec un *Fuego* (Nocturna Ediciones, 2016) du plus bel effet.

Se nourrissant de diverses influences issues de la littérature et de la culture populaire, Joe Hill impose sereinement sa voix à travers des œuvres originales, à l'image de cette variation sur le thème de la fin du monde.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Sylvain LAMUR

Quaillou

Black Coat Press,
« Rivière Blanche » n° 2151, 2017,
252 p., 20 €

Quentin Quonnard est un capitaine de vaisseau indépendant, à défaut d'être un capitaine d'industrie. Avec son partenaire Weddie, il sillonne la galaxie à bord du *Bill Dollar*, à la recherche de contrats pour maintenir à flot sa modeste Q. B. Company. Et, avouons-le, à la recherche aussi d'occasions d'échapper à la surveillance jalouse de son épouse Ylda. Et son rendez-vous d'affaires avec M. Helb-Feldt sur Umeg IV est aussi prétexte à regarder de plus près la secrétaire du magnat, l'éblouissante Eulaïenne Mademoiselle S.

Hélas, sur les routes de l'hypo-espace, arrive un accident rarissime, et Quentin est échoué sur un astéroïde qui, divine surprise, lui permet de survivre et exauce même tous ses vœux. Presque : pour quitter l'endroit, il va lui falloir ruser. Et quand il se retrouve, très en retard, sur sa planète de destination, M. Helb-Feldt se révèle incroyablement hostile, et plus gangster que patron. Il faut toute la bienveillance amoureuse de Mademoiselle S., et aussi de Mme Helb-Feldt, pour que Quentin se tire de ce mauvais pas. Mais de graves ennuis l'attendent sur sa planète de départ...

Nous n'en sommes même pas à la moitié du livre, je vous laisserai découvrir le reste. Disons seulement que les

montagnes russes de l'intrigue s'accroissent sans cesse au fur et à mesure qu'on progresse dans ce mince volume, Quentin allant de rétablissements incroyables de dernière minute à la retombée dans les plus noires abîmes. Cela finit par être un jeu — bien en phase avec l'atmosphère de pastiche tendrement humoristique du Fleuve Noir Anticipation sur laquelle s'ouvre ce livre. A vrai dire, bien d'autres influences que celles du FNA peuvent être attribuées à ce roman. Personnellement, j'y décèlerais du Sheckley, pour la transposition humoristique au cadre interplanétaire de notre société commerciale, et du San Antonio, pour la distanciation de la narration à la première personne, et pour l'incessante succession de conquêtes féminines enregistrée par Quentin — sans qu'il fasse le moindre effort pour cela.

Voici donc un roman de SF à la fois humoristique et bourré de suspense, surprenant et bien mené. Je l'ai lu avec grand plaisir. Bien entendu, le jeu sur le nom du personnage est facile, et si lui ne perd pas une occasion de rappeler qu'il s'écrit avec un Q, nous pouvons aussi constater qu'il a un cul étonnant, et surtout pour les affaires de fesse. Une telle complaisance dans les fantasmes fait penser au mot anglais, *fantasies*, et l'astéroïde-lampe d'Aladdin, qui n'est restreint par aucune règle budgétaire rigoriste du style « trois souhaits », nous pousse plus loin encore dans le domaine du merveilleux, du conte de fées.

Et c'est dans les passages où il se fait conte plus que roman que *Quaillou* procède aussi à des incursions dans le sérieux. Quelles sont les limites au désir ? Sur l'astéroïde, Quentin crée à tire-larigot des êtres conscients ; et ces objets souhaités, loin de rester les jouets de leur créateur, deviennent eux-mêmes des sujets souhaitants, et peuvent créer les pires ennuis à leur père spirituel. Et dans l'univers extérieur, qui s'il ne plie pas à ses caprices reste néanmoins remarquablement accommodant avec lui, il finit (une fois passé le danger) par ressentir une

saturation du plaisir, et se heurter à l'impossibilité des amours multiples. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il s'assagit, il reste trop narquois pour cela, mais le récit, pour joyeux qu'il soit, sait se donner le relief que procurent les ombres bien placées.

—Pascal J. Thomas

Essai

Ursula LE GUIN
Le Langage de la nuit
(Essais sur la Science-fiction et la Fantasy)
(The Language of the Night, Essays on Fantasy and Science Fiction)

Aux Forges de Vulcain, octobre 2016, 156 p., 12 €

Voici enfin l'édition française du recueil d'articles d'Ursula Le Guin réalisé en 1979 par Susan Wood.

Mon premier réflexe égoïste devant ce type de production concerne son prix : ils vont fort ! Le deuxième plus réfléchi : c'est normal ! Qui est-ce que cela intéresse ? En effet combien de lecteurs peut espérer un tel ouvrage ? Combien de personnes se passionnent pour les essais traitant des raisons, de la manière d'écrire ? Imaginez si j'ajoute SF et Fantasy — peut-être le nombre augmente-t-il avec le mot Fantasy mais ce n'est pas certain (on notera qu'en couverture Fantasy ferme la marche alors qu'en page intérieure ce mot l'ouvre) — et puis entre nous qui connaît Ursula K. Le Guin dans le grand public ? Ne vous récriez pas, je suis persuadé que beaucoup de libraires et bibliothécaires Jeunesse la connaissent et ont mesuré les effets de son talent, et pas uniquement à cause de *Terremer* — note personnelle : j'ai trouvé le film bien plat. Et dans ce genre, vous

vous connaissez au moins quelques titres parus à l'Atalante et chroniqués ici même.

Bref quand on aime Ursula K. Le Guin, on s'intéresse à ce qu'elle dit sur son genre de prédilection. Et c'est passionnant. Avant d'aller plus loin une remarque : les textes présentés ne sont pas livrés dans l'ordre chronologique de leur copyright.

Premier point important : il me semble que la grande dame, ainsi que la présente Martin Winckler dans la préface, n'oublie personne. Elle traite du lecteur, de l'écrivain, du rédac-chef ou éditeur, du style, et de ce qui inspire. Et toujours avec cette écriture fluide ou rien ne vient interrompre la "foulée" du lecteur. Vous avez compris, j'entends par "foulée" le rythme personnel de la lecture.

Elle traite même en finesse des femmes lectrices en regard des hommes américains bien sûr. Elle cite quelques confrères en écriture — un index aurait été très utile au moins pour savoir qui de Tolkien ou de Lord Dunsany cite-t-elle le plus — mais surtout elle justifie ce qu'elle avance avec Jung et Freud comme référence.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi de ces gens qui lisent "au feeling", je veux dire en se laissant porter par ce qu'ils lisent — et réfléchissent (!?) après, ou si votre lecture est soumise à votre réflexion en permanence, quoi qu'il en soit la lecture de ces quelques textes devrait vous faire prendre conscience si besoin est de la puissance de son talent...

—Noé Gaillard

Science Fiction

Ken LIU
Le Regard
(The Regular)

Le Béliat', « Une Heure lumière »
n° 9, juin 2017, 112 p., 8,90 €

Ex-flic, Ruth Law s'est reconvertie dans les investigations privées. Bardée

d'améliorations physiques, dont ce régulateur qui se charge de gérer toutes ses émotions, elle fait partie des meilleurs détectives. Mais, en acceptant d'enquêter sur la mort d'une *call girl*, elle risque fort de dépasser les limites de son système.

Auteur de nouvelles et de romans régulièrement primés pour leur qualité et leur inventivité, Ken Liu nous entraîne ici dans ce qui ressemble à un banal polar futuriste. En suivant Ruth Law dans son enquête, on ne peut que songer à Rick Decker le Blade Runner des *Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* (de Philip K. Dick, 1968), mais aussi à Nick Stavrianos le privé d'*Isolation* (de Greg Egan, 1992) ou encore à Bruna Husky l'enquêtrice répliquante de *Des Larmes sous la pluie* (de Rosa Montero, 2011).

Jouant avec le thème du trans-humanisme, Ken Liu s'interroge donc, à travers l'histoire de Ruth Law, sur le bien-fondé, les bénéfices et les inconvénients des optimisations physiques ou mentales des êtres humains. Ainsi, les policiers de ce futur proche sont-ils dotés, outre d'éventuelles améliorations musculaires, d'un régulateur qui permet de pallier leurs sautes d'humeur, de les calmer en cas de stress ou de les booster face au danger.

L'enquête menée par la détective privée améliorée est somme toute plutôt conventionnelle. Le meurtre d'une prostituée chinoise met Ruth sur les traces d'un tueur en série doublé d'un maître chanteur. Ce classicisme offre l'opportunité à Ken Liu de se concentrer pleinement sur son questionnement qui devient alors le nôtre à la lecture de cette novella.

Se laissant lire en une heure chrono sans problème, *Le Regard* se révèle efficace, mais un brin convenu. Qualitativement, il se situe un cran en dessous de l'excellent *Homme qui mit fin à l'Histoire*, précédent opus de Ken Liu publié par Le Béliat'.

—Philippe Paygnard

• Ce récit a déjà été chroniqué dans KWS n° 80, juillet 2017, à l'occasion de sa parution dans le numéro 1 la revue électronique *Forever*.

Science Fiction

**Andri Snær
MAGNASON**

Lovestar
(LoveStar)

J'ai Lu, n° 11810, mai 2017,
382 p., 8 €

Première édition : Zulma, 2015

Une couverture très intrigante, et surtout un bandeau vert annonçant « Grand prix de l'imaginaire 2016 Meilleur roman étranger ». En revanche, la citation tirée du magazine *L'Express* et offerte en quatrième de couverture : « C'est drôle, absurde, fou... » me semble peu appropriée.

Louis Ferdinand Céline a écrit un roman intitulé *Mort à crédit* que je vous incite vivement à lire. Or dans *Lovestar*, l'auteur imagine entre autre que pour désengorger les cimetières les morts soient envoyés dans l'espace. Au moyen de fusées bien entendu... Des fusées que vous payez par mensualités de votre vivant, des mensualités pour lesquelles vous pouvez emprunter — vos petits enfants rembourseront... Il n'est pas interdit de trouver cela drôle. Et l'on notera qu'il y a peu, une société européenne propose d'envoyer les morts jouer les étoiles filantes. Certains même parmi vous, lecteurs, se souviendront peut-être d'une nouvelle de Robert Sheckley parue dans *Galaxie* dans laquelle un citoyen étatsunien lambda endettait ses arrières-petits-enfants pour s'offrir un produit à la mode.

Au début de ce roman est présenté une suite de comportements animaux bizarres. Des sternes ne migrent plus, des mouches à miel ont envahi Chicago et des papillons changent de destination pour aller se briser au pôle Nord... C'est en étudiant les raisons de ces comportements que des chercheurs — de la société de Lovestar — ont mis au point un moyen de

communication particulier entre les humains. Une sorte de WiFi sans appareil. Et là effectivement l'auteur insiste sur l'absurdité du système qui en découle. Petite citation : « Il n'y avait aucune limite à la vulgarité qui se déversait dans la tête constamment connectée de certains individus et on ne pouvait naturellement pas interdire aux gens de se repaître d'obscénités, de violence ou de pollution de toutes sortes. Dans ce cas il aurait fallu bannir toute pensée. » Mais à mon sens cela n'a absolument rien de drôle, c'est même plutôt d'une absolue tristesse, car il est manifeste qu'il ne fait que pousser les limites de nos comportements. Et cela devient fou d'une certaine manière. Vous la connaissez sans doute mais je vous la rappelle quand même : Un fou se donne des coups de marteau sur la tête et on lui demande pourquoi il agit de la sorte. Il répond : Parce que cela me fait du bien quand je m'arrête...

Indriði et Sigríður s'aiment mais le système inLove vient de découvrir que l'amour parfait de Sigríður n'est pas Indriði... Rassurez-vous ils s'aimeront assez pour nous proposer une fin « heureuse », sans colombe, mais avec sterne...

—Noé Gaillard

Science Fiction

Hervé POUDAT
Larmes noires

Éditions Pourquoi viens-tu si
tard ?, décembre 2016, 276 p.,
Préface d'Ugo Bellagamba.
14,00 €

Lorsqu'un tsunami dévaste la côte méditerranéenne, la situation est dramatique. Mais quand ce sont des sortes de mini trous noirs qui dévorent des pans entiers de terres à travers tout le pays, là c'est catastrophique. Et si le mal gagne toute la planète, cela devient

définitivement apocalyptique. C'est dans ces circonstances qu'Aemilia et les membres de la Confrérie des Logues démontrent toutes leurs capacités à organiser la survie d'un groupe dans un monde en pleine déliquescence où la plupart des survivants retournent à la barbarie la plus totale.

Deuxième roman d'Hervé Poudat, également connu pour ses talents de scénariste de bandes dessinées, *Larmes noires* entraîne ses lecteurs au cœur d'une fin du monde plutôt originale. En effet, le romancier ne fait pas le choix de la facilité, il délaisse les classiques catastrophes naturelles, les Armageddons nucléaires et les apocalypses zombies, pour démanteler le globe par petits bouts. Une matière sombre dévore toutes les terres avec lenteur, mais détermination, laissant persister des îlots où s'accrochent et s'organisent les derniers survivants.

Si cette fin du monde peu commune peut surprendre, il en est de même de la narration totalement déstructurée choisie par Hervé Poudat pour la chroniquer. Les différentes *Larmes* qui composent son roman se succèdent ainsi, sans respecter la chronologie temporelle, jusqu'à l'épilogue qui apporte un éphémère bonheur conclusif. Ces allers-retours entre le présent, le passé proche et le passé lointain (mais pas le futur car le monde de *Larmes noires* n'a pas d'avenir) sont suffisamment bien conçus pour que toutes les questions que peuvent se poser les lecteurs trouvent leurs réponses en temps et en heure. Il faut cependant rester attentif aux indices que sème le romancier au fil de son récit.

Tout comme dans ses bandes dessinées, il n'y a pas vraiment de héros ou d'héroïne dans le roman d'Hervé Poudat. Il y a des personnages qui, loin d'être monolithiques, se révèlent pleins de failles et de contradictions. C'est bien évidemment le cas d'Aemelia qui, par son courage et sa détermination, parvient, avec l'aide de trois fidèles compagnons, à créer une petite communauté de survivants totalement fonctionnelle en imposant des règles

implacables. Ainsi, au sein du Domaine des quatre Logues, les femmes en âge de procréer sont incitées à la stérilisation et celles qui tombent enceintes sont condamnées à l'exil, ce qui correspond à une condamnation à mort dans ce monde rongé par le Mal noir. Pourtant, lorsqu'elle-même apprend qu'elle attend ce qui s'appelait, il y a peu, un heureux évènement, Aemilia refuse l'avortement et fuit le groupe pour tenter sa chance sur un autre bout de la peau de chagrin que devient la France.

Autour du centre d'attraction que représente Aemilia gravite toute une galerie de protagonistes surprenants et souvent attachants. On découvre ainsi l'adjudant Chris qui pilote l'hélicoptère reliant les pièces éparses du puzzle qui constitue le Domaine des quatre Logues. Il y a aussi Rob qui a perdu Agathe, l'amour de sa vie, mais a gagné l'amour pur de sa fille d'adoption, la petite Fleur, pour laquelle il est prêt à tous les sacrifices. Quant à Yann le vétérinaire obsédé par la survie des gènes animaux et humains, il joue un rôle important dans l'inévitable chute des Logues. Mais il n'en reste pas moins que tous ne sont que des survivants dans un « monde (qui) n'est plus qu'une date de péremption dépassée depuis des lustres » et dont la fin, de plus en plus proche, est inéluctable. C'est d'ailleurs le portrait de ces différents personnages, avec leurs qualités et leurs défauts, qui confère toute sa force et son intérêt aux *Larmes noires* d'Hervé Poudat.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

Christopher PRIEST

L'Inclinaison
(The Gradual)

Denoël, « Lunes d'Encre »,
octobre 2016, 398 p., 23 €

Je vous prie de bien vouloir excuser une note liminaire un peu particulière... J'avais l'habitude de lire Priest dans des traductions de Michelle Charrier que j'avais saluées pour leur excellence et là, par endroits, j'ai dû interrompre ma lecture pour me poser des questions à propos du sens de ce que je lisais, avec l'impression que certains mots n'étaient pas à leur place. Puis emporté à nouveau par l'intérêt de l'histoire, je rendais le personnage principal responsable de ces « errements » de langage.

On pourra regretter que le titre français soit si peu explicite, si peu attrayant, alors que l'histoire est passionnante. *L'Inclinaison* est à mon sens un roman qui conjugue l'insularité, la temporalité et la musicalité. Le personnage principal, Alesandro Sussken, est né dans un pays en guerre et gouverné par Madame — cruel potentat — il est un compositeur (comme son frère Jacj parti au front), assez renommé, et il est curieux des îles qu'il peut voir au loin. Curieusement, il découvre un jour qu'un des compositeurs insulaires a plagié un de ses morceaux. Son épouse s'arrange pour le faire participer à une tournée dans ces îles. Il part en principe pour neuf semaines, mais ne reviendra que près de quinze ans plus tard. Ses parents sont morts, sa femme l'a quitté. Il ne lui reste plus qu'à repartir et là il va prendre pleinement conscience du temps, des îles et de leur musique.

Priest nous entraîne dans la découverte qu'Alesandro fait de lui-même à un rythme tel qu'il n'y a pas la moindre lenteur, comme si les tribulations temporelles s'inscrivaient dans le roman à

coups d'ellipses et de compositions musicales. Un des autres intérêts de ce livre — mais j'avoue humblement que cela relève pour moi du subjectif le plus total — c'est que, malgré ce que l'on pourrait appeler ses côtés sombres et déprimants, il ne laisse pas le lecteur sur une note négative. On n'en sort pas revigoré, mais pas triste non plus, peut-être dans un état de plénitude comme si l'on avait soi-même entendu la petite musique qui s'en dégage.

—Noé Gaillard

Essai

Selene VERRI
Nelle piaghe del
Leone

Delos, « Passport », n° 8,
septembre 2017, livre
électronique, env. 110 p., 2,99 €

Nous connaissons bien Selene Verri pour sa participation (passées) aux Lionnes de la Science Fiction, et sa présence aux conventions de SF. Dans la vue réelle, elle est journaliste en free lance, et a parcouru depuis plusieurs années diverses parties du Kurdistan, qui est le lion dont elle est allée examiner les plaies métaphoriques.

Ce mince ouvrage se compose de récits de visites au Kurdistan iraquien, pour interviewer un leader militaire du PKK, et dans la Rojava (Kurdistan syrien), surtout à Kobané. Les anecdotes sont, on s'en doute, rocambolesques et inquiétantes, toujours racontées avec pas mal d'humour, malgré la frayeur qu'a dû éprouver l'autrice à l'occasion de certaines situations vraiment délicates. C'est aussi l'occasion de se faire une idée de la vie dans des territoires au destin fluctuant.

Le texte est complété par des extraits d'entrevue avec un combattant français des YPG (en Syrie), qui sont l'occasion

d'un coup de projecteur sur la situation linguistique et politique des populations kurdes en Syrie et en Irak. Avec une attention toute particulière à la politique d'égalité des sexes promue en Rojava par le PYD, qui tranche sur les coutumes de la région (et même les nôtres). Cette fin de livre a peut-être été écrite plus vite, avec moins de digressions savoureuses que le début. Je précise que l'italien du texte reste journalistique, et ne devrait pas poser de problèmes aux lecteurs de langues latines (ce que les habitués de *KWS*, qui se débrouillent dans cette langue bien plus compliquée qu'est le français, doivent être).

De toute évidence, il reste la matière de bien des reportages futurs. Que nous espérons bien que Selene Verri aura l'occasion de faire pour nous, entre deux conventions où nous lui paierons à boire.

—Pascal J. Thomas

• Delos Books : <https://www.delosstore.it/>
— on y trouve un grand choix d'ouvrages de SF, de fantastique et d'autres sortes.

Science Fiction

Joëlle WINTREBERT
La Créode et autres
 récits futurs

Le Béliat', septembre 2009,
500 p., 22 €

Ce recueil, me direz-vous, est déjà bien ancien, et je continue à utiliser *KWS* comme débouché pour mes lectures sans cesse plus décalées. Certes, motivé par sa présence comme invitée d'honneur à la convention de Grenoble, j'ai entrepris de relire Wintrebert, ou plutôt de lire ses nouvelles, tant il y avait de textes qui m'avaient échappé au cours des années. Nous avons la chance d'avoir eu récemment deux recueils aux éditions

ActuSF, sous forme électronique⁹, *Les Enfantômes*, dont le dernier *KWS* a rendu compte, et *Transfusion*, dont le prochain *KWS* devrait s'occuper. Mais la pièce de résistance demeure cette somme réalisée par le Béliat', qui reprend au passage l'essentiel des textes d'un recueil plus ancien, *Hurlegriffe*.

Une somme, par la taille, mais aussi par l'appareil critique — postface de l'autrice, article de Roland Wagner, interview, bibliographie... Qui aurait besoin d'un portail vers Wintrebert devra désormais passer par là.

Une somme, mais pas une intégrale : les 19 nouvelles ont été choisies par Richard Comballot et Olivier Girard, et pour autant que je puisse voir, regroupées par thème. Bien grand mot, au demeurant : l'œuvre de Wintrebert, si elle est multiforme dans l'imagination, a une grande constance thématique. N'allez pourtant pas croire qu'elle est monocolore : disons plutôt que le même ensemble de questions se retrouvent, à diverses doses. Les dosages analogues semblent arriver en rafale, comme ces pulsions — ou réalisations — suicidaires présentes dans les trois premiers textes du recueil : effet du choix des anthologistes, je pense, plus que tic de jeunesse (si ces trois textes sont tous de la fin des années 1970, il en est d'autres de la même époque qui n'ont pas les mêmes penchants).

Un fil me semble lier cinq textes situés vers la fin du recueil, « Hydra », « Cendres », « Arthro », « Imago » et « Alien Bise ». Dans chaque cas, le ou la protagoniste est confronté à une planète étrangère, et va devoir accepter de s'y fondre, souvent d'en adopter les modes de reproduction et de perdre une partie de son identité corporelle. « Alien Bise » est peut-être le moins original, suivant comme il le fait la trame du récit de contamination étrangère. L'étrangeté à laquelle fait face la protagoniste de « Cendres » est plus sociologique que biologique, mais la reproduction est bien

9. Et, pour le deuxième, sous forme papier aux Editions du Miradou, autant dire chez l'autrice.

présente, et le texte est tout en ironie discrète et rétrospectivement très drôle. « Hydra » souffre d'une intrigue chargée, et de la présence de personnages négatifs un peu lourds — les théocrates fanatiques — mais l'allégorie est puissante : sur une planète nouvellement colonisée, les femmes (et elles seules) meurent d'une maladie qui les dessèche tandis que croît un parasite aquatique auxquelles les attache une pulsion irrésistible. Hellas accède aux demandes de sa compagne Lyse, mourante, et la laisse rejoindre l'hydre qui prend racine en elle, puis à sa mort, ses traits et le nom d'Alyse. Evidemment, malgré les péripéties, on sent que c'est l'unique solution d'avenir pour la colonie humaine. « Imago » est le récit du retournement — sexuel autant qu'idéologique — d'un espion envoyé dans une planète-ruche. Enfin « Arthro », qui met aussi en scène des E-T insectoïdes, est plus complexe quoiqu'écrit au départ pour la jeunesse : un astronef humain atterrit en catastrophe, avec beaucoup de pertes, sur une planète peuplée de mantes religieuses géantes. Les mâles sont beaucoup plus gros que les femelles, qui meurent en pondant leur couvée. Zoé, très jeune fille, se lie avec Violette, une mante, et la convainc de ne pas se laisser mourir — c'est la seule qui puisse communiquer avec des humains. Et l'insectoïde est au fond une meilleure amie pour Zoé que ses compagnons de vaisseau. Il y aura là aussi un retournement, qu'il nous suffise de dire que Wintrebert est bien documentée en entomologie...

La reproduction humaine est un sujet auquel nous nous consacrons avidement dans nos jeunes années, ou du moins ses préliminaires, sans nécessairement penser la chose. Des textes réunis ici se dégagent un regard sur la reproduction, et il n'est pas innocent que le texte-titre ait pour scène centrale une scissiparité, et la fascination du personnage pour son double, qui est à la fois son image et son opposé.

Au-delà de la naissance, on embrasse tout le parcours de la vie. Les personnages révisent leurs premières impressions,

subissent souvent une métamorphose. Ils sont enfants, ou ont des enfants, et les enfants grandissent et changent. Voir « Le Verbiage du Verbic », texte ancien, peut-être influencé par *L'Enchâssement* de Ian Watson, mais étonnant dans son démontage de l'image de l'enfance. Et ce corps changeant, de composante essentielle de la personne, se mue en simple enveloppe.

Un trio de textes tourne autour de ces thèmes, « Avatar », « Pur esprit », et « La Déesse noire et le diable blond ». Si le premier montre le corps marchandisé et une forme d'esclavage moderne, avec ses conséquences émotionnelles, les deux autres sont plus riches en rebondissements. Dans « Pur esprit », Lourèn Aditi, généticienne brillante, est trahie par son mari, le richissime Kish Nergal, qui la remplace par un clone plus jeune d'elle. La crainte du double propulse l'intrigue... mais les doubles ne sont pas ce que l'on croit. Enfin, « La Déesse noire et le diable blond », seul inédit du recueil, est un feu d'artifice d'intrigue sentimentale et policière, agrémentée de mordant social — l'héroïne est une criminelle, mais fait face à l'envahissement de son esprit par un riche pervers qui a appris à détourner à son profit le fonctionnement de la justice. Un de ces récits longs, complexes et admirables que Wintrebert produit toujours régulièrement, et qui fouettent mon envie de la lire sur des longueurs un peu plus développées, dans des bouquins épais avec son seul nom sur la couverture — bref, en roman.

Issue inévitable des permutations corporelles, comme chez Varley (ou le Heinlein tardif), le sexe du corps n'est plus qu'une variable parmi d'autres, et les rapports entre les genres (humains, ou étrangers) sont remis en question. « Cendres », « Imago » et « Arthro » sont plus explicites, mais on trouvera des exemples — sans esprit de système — dans tout le recueil. Jusqu'à jouer l'effet miroir, avec « La Femme est l'avenir de l'Homme », dans lequel la protagoniste, qui a pourtant mis au point la

parthénogénèse, ne peut vivre heureuse dans un monde sans homme, aussi utopique soit-il.

Je n'ai pu faire qu'un rapide survol. Il faudrait parler de la « Journée de la Guerre », plongée psychique éprouvante et retorse, ou de ces éclairs d'évasion qui s'ajoutent à la transformation des corps dans « Hurlegriffe » et surtout « La Fiancée du Roi ». Mais vous aurez compris que ce recueil offre une palette d'indispensables plongées dans l'inconnu, dont on ne ressort jamais intact.

—Pascal J. Thomas

Science Fiction

Joëlle WINTREBERT
Pollen

Au Diable Vauvert, mai 2016,
354 p., 15 €

Excellente idée que cette réédition d'un roman qui avait déjà près de quinze ans d'âge, mais reste le dernier en date des romans de SF de Wintrebert (hors ouvrages destinés à la jeunesse). Et mon préféré.

Comme on peut supposer qu'il existe des lecteurs de *KWS* qui ne sont pas aussi chenus que ses contributeurs, ou des vétérans qui à l'époque sont passés à côté et n'ont pas lu *Pollen*, donnons une brève idée du roman. La tâche est ardue, car avec sa foule de protagonistes et d'antagonistes, et la multiplicité des sous-intrigues qui s'échelonnent sur plusieurs années de la vie des personnages, il est très dense ; tout est raconté de façon soignée, mais concise.

La colonie humaine sur Pollen a été fondée il y a quelques générations par les passagers d'un vaisseau où les hommes, devenus fous, ont attaqué les femmes avant de s'entre-tuer, les laissant seules survivantes. Elles ont mis en place un

système de reproduction artificielle qui assure la stabilité stricte de la population. Les bébés naissent par trois, deux filles et un garçon. Ils n'ont pas de parents, mais sont élevés par les nourrices, des professionnelles du maternage. Les triades ainsi formées gardent des liens très étroits tout au long de leur vie, et la perte d'un membre cause à ceux qui subsistent une douleur considérable. La sexualité est libre et polyvalente, aussi bien à l'intérieur des triades qu'en dehors. Toute violence est strictement interdite. Le pouvoir, électif, objet de multiples tractations, est l'affaire des femmes, qui peuvent se faire conseiller par des hommes, même si ce n'est stipulé par aucune règle officielle. Souvent, les conseillers sont aussi des amants, plus ou moins vénaux — et les puissantes font parfois appel à des masseurs aux services sexuels. Enfin, une limite naturelle est mise à la succession des mandats : une responsable, si elle reste en place, renonce aux traitements de réjuvenation qui sont ouverts à tous les autres.

Si Pollen a exclu la violence de sa société, elle a néanmoins besoin de protection contre les pirates de l'espace, et a externalisé l'usage institutionnel de la force en créant le Bouclier — un astéroïde converti en habitant de l'espace, où les noms et les coutumes ont été calqués sur la période romaine, et où la proportion des sexes est inversée : une femme pour deux hommes. Quant aux rôles sexuels, ils suivent la division antique : les mâles jouent le rôle de guerriers, et les épouses celui de gardiennes du foyer et de porteuses de fils (par la méthode traditionnelle). Les guerriers célibataires étant voués à la frustration ou à l'homosexualité. Il ne naît pas de filles sur le Bouclier, intentionnellement bien entendu, et pour se fournir en épouses, les jeunes guerriers viennent chaque année sur Pollen « enlever » rituellement des jeunes filles qu'ils choisissent lors d'un bal organisé à leur intention.

C'est là la première brèche dans l'image utopique présentée par Pollen. Et un

mouvement de résistance clandestin s'est formé pour réclamer l'abolition de ce système. Sandre, qui n'a que dix-sept ans, se laisse entraîner par le mouvement au point de commettre l'irréparable : assassiner un guerrier venu sur Pollen. Il est puni de la peine maximale — l'effacement de sa mémoire et l'exil sur le Bouclier, où on sait que les autres guerriers exerceront sur lui de brutales représailles. Désespérée, sa sœur de triade Salem décide de tout faire pour le rejoindre.

Il s'en suivra une série de conséquences complexes. Le lecteur aura son quota de paysages magnifiques, de créations biologiques, de violence, de sensualité délicieuse, et même de batailles spatiales. Pollen est toutefois une petite société, de quelques milliers de personnes, où les liens créés par les triades, la participation aux divers conseils locaux, les multiples aventures sexo-sentimentales et la profession de chacun, produisent une interconnexion ramifiée et permettent toutes sortes de fuites et d'intoxication — en rendant finalement futile la notion d'action clandestine. Même si la Matriarche, qui contrôle Caius, général à la tête du Bouclier, et croit tout savoir, découvre à l'occasion qu'elle a des angles morts.

On peut se dire que concevoir une société humaine future dans laquelle subsiste un lien intrinsèque entre genre et violence est faire bien peu de cas des capacités d'évolution de l'humanité, voire de ses potentialités déjà exprimées de par le passé — Wintrebert elle-même avait abordé le sujet dans son roman historique *Les Amazones de Bohême*. Sans surprise, la SF nous parle de nous-mêmes. Pollen est l'« utopie ambiguë » de Wintrebert, de l'aveu même de l'auteur — la violence que l'on voulait exclure en excluant les hommes des rôles de pouvoir (et même, anecdotiquement, de la grammaire) se retrouve sous forme de répression sociale instituée, en interne, et de violence bien réelle externalisée dans le Bouclier. On comparera aussi à la nouvelle « La Femme

est l'avenir de l'homme », même si la situation est très différente. Et comme dans ses dystopies assumées (*Chromoville*, par exemple), l'auteur produit un récit de révolte, et de basculement de l'ordre social. Ce qui n'empêche pas son monde d'être un double grimaçant du nôtre, qui monte en épingle les tares du machisme, et même du sexisme inconscient, en les inversant à dessein.

Au total, nous avons ici un roman remarquablement réconfortant ; il y a des combats, des souffrances et des décès, et pourtant peu de vrais méchants, et tout le monde devrait sortir gagnant de transformations qu'on aurait cru douloureuses.

—Pascal J. Thomas

KWS *Keep Watching the Skies*

ISSN : 1767-0551

dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 4 n°s

Chèques à l'ordre de

Pascal J. Thomas,

7 rue des Saules,

31400 Toulouse, France

pascal.thomas@math.univ-toulouse.fr

virements bancaires, PayPal:

nous consulter.

Les numéros 1 à 79 sont

consultables sur le Web :

<http://www.quarante-deux.org>

(rubrique KWS).